

Romans pacifistes et critiques patriotes

Autor(en): **Roger-Cornaz, F.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Wissen und Leben**

Band (Jahr): **19 (1917)**

PDF erstellt am: **12.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-751099>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

lichen Genius auf der Bühne haben müsste. Doch sei eine Ausführung unmöglich, „weil man auch Haydns *Schöpfung* nicht auf der Drehorgel spielen könne.“

Diese Äußerung aus der Feder desjenigen, dem wir das Erscheinen und die Erhaltung des Werkes verdanken, ist das glänzendste Lob für die Vollbelebung oder Auferstehung desselben durch Reinhardts neue und einzigartige Bühnendarstellung.

ZÜRICH



EMMA KRALL

ROMANS PACIFISTES ET CRITIQUES PATRIOTES

Certains critiques voient avec inquiétude le succès toujours grandissant du *Feu*, le roman de M. Barbusse. Ils croient, non sans raison, découvrir à ce succès un caractère moins artistique que politique et social. J'ai toujours pensé, moi aussi, que ce qui avait assuré la fortune de cet ouvrage, ce n'étaient ni ses mérites littéraires, s'il faut reconnaître qu'il en a, ni la peinture, si frappante dans son horreur, qu'il nous offre de la vie dans les tranchées. D'autres livres, en effet, ont fait moins de bruit qui étaient d'un aussi grand art; et nous avons d'autres et d'aussi bonnes descriptions du front. Non, l'extrême vogue du *Feu* a des causes plus subtiles. Ce roman, d'abord, enchante les pessimistes: Voilà donc la guerre, disent-ils; c'est bien ce que nous pensions. Et les pacifistes sentimentaux, qui sont légion, font chœur avec les pessimistes, et éprouvent un sombre plaisir à répéter ce couplet de M. Barbusse: „Ces hommes... entrevoyaient à quel point la guerre, aussi ridicule au moral qu'au physique, non seulement viole le bon sens, avilit les grandes idées, commande tous les crimes, — mais ils se rappelaient combien elle avait développé en eux et autour d'eux tous les mauvais instincts sans en excepter un seul: la méchanceté jusqu'au sadisme, l'égoïsme jusqu'à la férocité, le besoin de jouir jusqu'à la folie.“

Mais il y a autre chose et plus. Il y a les dernières pages du livre, cette scène apocalyptique, d'une valeur artistique très discutable, où, à la lueur sale d'un sinistre matin de pluie, des soldats couverts de boue et de sang, parlent de la guerre, en cherchant les vraies causes et les auteurs véritables. „Ah! vous avez raison, leur dit M. Barbusse en manière de conclusion. Contre vous et votre grand intérêt général, qui se confond en effet exactement, vous l'avez vu, avec la justice, — il n'y a pas que les brandisseurs de sabres, les profiteurs et les tripoteurs.

Il y a ceux qui admirent l'échange étincelant des coups et crient comme des femmes devant les couleurs vivantes des uniformes. ...

Ceux qui s'enfoncent dans le passé ... les traditionalistes qui s'efforcent de soumettre l'avenir au règne des revenants et des contes de nourrices.

Il y a tous les prêtres, qui cherchent à vous exciter et à vous endormir, pour que rien ne change, avec la morphine de leur paradis. Il y a des

avocats, qui vous embrouillent de phrases théoriques, qui proclament l'antagonisme des races nationales entre elles, alors que chaque nation n'a qu'une unité géographique arbitraire... et est peuplée d'un artificiel amalgame de races.....

Et même lorsqu'ils disent qu'ils ne veulent pas la guerre, ces gens-là font tout pour la perpétuer. Ils alimentent la vanité nationale et l'amour de la suprématie par la force. „Nous seuls, disent-ils, sommes détenteurs du courage, de la loyauté, du talent, du bon goût!“ De la grandeur et de la richesse d'un pays, ils font une maladie dévoratrice. Du patriotisme, qui est respectable à condition de rester dans le domaine sentimental et artistique, exactement comme les sentiments de la famille et de la province, tout aussi sacrés, ils font une conception utopique et non viable, en déséquilibre dans le monde, une espèce de cancer qui absorbe toutes les forces vives ... et aboutit soit aux crises de la guerre, soit à l'épuisement et à l'asphyxie de la paix armée.....

Tous ces gens-là, qui entretiennent ces discussions d'enfants, odieusement ridicules, que vous entendez gronder au-dessus de vous: „Ce n'est pas moi qui ai commencé, c'est toi! — Non, ce n'est pas moi, c'est toi! — Commence, toi! — Non, commence, toi!“, puérités qui entretiennent la plaie immense du monde; ... ceux-là sont vos ennemis!

Ce sont vos ennemis autant que le sont aujourd'hui ces soldats allemands... Ce sont vos ennemis, quel que soit l'endroit où ils sont nés, et la façon dont se prononce leur nom et la langue dans laquelle ils mentent!“

Ces quelques pages sont, si l'on peut dire, les ailes qui portent le roman lourd et sombre de M. Barbusse à travers la France et le monde.

C'est qu'en effet elles sont nouvelles et audacieuses. Oh! je ne prétends pas que cette audace et cette nouveauté soient d'une qualité très extraordinaire, ni qu'il ait fallu un grand effort d'esprit pour s'y élever. Mais on ne peut nier cependant que, dans les circonstances actuelles, au milieu du silence prudent de tant de gens, M. Barbusse ait fait acte de nouveauté et d'audace. Il a dit ce que personne, peut-être, n'avait dit encore si nettement ni si publiquement.

Or il est certain qu'il y a par le monde, dans les pays en guerre, et même dans les pays neutres, beaucoup de personnes qui pensent tout bas ce que M. Barbusse a crié tout haut. Je n'ai point à décider ici s'ils ont tort ou raison, si ce sont de bons ou de mauvais esprits. Qu'il me suffise de constater leur existence. Pour ces gens-là, qui se taisaient par convenance ou par timidité, le livre de M. Barbusse a dû être non pas un feu qui dévore, mais, bien plutôt, une eau rafraichissante et un souffle d'air. Il leur a rendu le même service qu'avaient rendu naguère à d'autres, moins nombreux, les écrits de M. Romain Rolland. Il est tout naturel que les feuilles anarchistes, internationalistes et pacifistes vantent à qui mieux, comme on s'en plaint, le *Feu* et en célèbrent, avec une douce hypocrisie, les mérites littéraires. Car ces mérites ne sont que les ornements d'un réquisitoire naïf mais terrible contre les classes dirigeantes, les patries et la guerre. Et il est aussi tout naturel que le succès du *Feu* inquiète et scandalise les patriotes et les partisans de l'ordre.

* * *

Ce qui est moins naturel, ce que j'avoue que je ne comprends plus du tout, c'est l'indulgence des mêmes critiques patriotes¹⁾ pour le dernier roman de M. Wells, *M. Britling sees it through*, dont une traduction française vient de paraître.

Beaucoup de romans de M. Wells sont composés de deux éléments distincts, unis avec adresse, mais non pas confondus au point qu'on ne puisse assez aisément les distinguer. C'est, d'abord, le roman proprement dit, une histoire d'amour le plus souvent. C'est ensuite un petit traité de philosophie, de sociologie ou de religion. Le traité ennoblit le roman et le roman agrément le traité, et, si l'on peut dire, en dore la pillule. C'est, du moins je le pense, ce dont se flatte M. Wells. Et l'on ne peut nier qu'il y réussisse dans une certaine mesure. Mais on peut trouver aussi que le traité allonge et alourdit le roman, tandis que le roman affaiblit et édulcore le traité. M. Wells craint-il de n'être assez puissant ni comme romancier ni comme penseur, qu'il éprouve le besoin de se montrer l'un et l'autre non pas tout à fait dans le même temps, mais dans le même ouvrage? Je crois qu'il se fait tort. Il a une finesse psychologique, un don de vie, un humour qui, sans autres, le rendent très propre au roman; et, d'autre part, ses idées générales, par leur indépendance et leur nouveauté, sinon par leur profondeur et leur justesse, mériteraient bien d'être examinées à part.

Ce mélange des genres que je reproche à M. Wells mais qui, sans doute, a fait en partie son succès auprès du public, est particulièrement remarquable dans le *Nouveau Machiavel* qui passe souvent pour le chef-d'œuvre de cet écrivain. L'évolution sentimentale du héros, bien qu'adroitement unie à l'évolution de ses idées politiques, en est pourtant entièrement distincte. C'est l'histoire d'un homme qui fait fausse route dans son voyage au Pays du Tendre et prend Tendre-sur-Estime pour Tendre-sur-Inclination, et que la vraie passion vient bientôt désabuser. Toutes les idées politiques du monde n'ont rien à voir à cela. Celles que M. Wells a brillamment répandues sur son roman ne sont, on le sent bien, que les fragments d'un traité du parfait citoyen ou du parfait gouvernant, qu'il a songé à écrire, qu'il n'a point écrit, et, à mon sens, qu'il a eu grand tort de n'écrire pas. Cela ne l'eût d'ailleurs en rien empêché de tirer de l'erreur sentimentale dont nous venons de parler un petit roman psychologique qui eût beaucoup gagné à être allégé de toutes les dissertations qui l'encombrent.

* * *

Et tout de même pour *M. Britling sees it through*. M. Wells a des idées sur la guerre, sur ses causes véritables, sur ses résultats probables, sur sa signification profonde, sur les rôles qu'y ont joués la France, l'Angleterre, l'Allemagne ou l'Amérique. Que ne les a-t-il exposées tout simplement! Il en eût fait un ouvrage ou du moins un opuscule, digne d'éveiller l'attention et d'exciter la dispute. Pourquoi fallait-il plutôt les délayer dans la sauce d'un long roman, qui, en tant que roman, et à part quelques pages remarquables, n'offre pas un bien grand intérêt? Les aventures de M. Britling avec Gladys, son automobile, avec Madame Harrowdean sa maîtresse, le petit roman bien sage et bien prévu de M. Direck avec Miss Cissie vous importent-ils beaucoup?

¹⁾ Par exemple, M. de Wyzéwa (*Revue des deux Mondes*), M. Paul Souday (*Le Temps*) et surtout M. Camille Mauclair (*Semaine littéraire*).

Mais écoutez ceci :

„...Cette Allemagne plus véritable, qui n'est que pensée et système, et volonté de faire les choses à fond, l'Allemagne d'Ostwald et de Hindenburg, se montrait maintenant au premier plan. Elle ne prétendait pas excuser les erreurs et les crimes que ses Hohenzollern lui avaient imposés; mais elle ne combattait plus que pour empêcher la destruction ou le démembrement qui seraient inévitablement son sort, si elle acceptait trop facilement la défaite; elle combattait pour une chance nouvelle, avec discipline, avec adresse et patience, avec une inébranlable volonté. Elle combattait avec science, avec économie, par les armes et par la pensée, contre des adversaires trop humains. Elle obligeait à une haine implacable; mais elle commandait aussi le respect... Certes, la France s'était élevée des confins mêmes de la défaite à une incomparable splendeur de résolution. Mais l'Angleterre et la Russie... (suit une assez longue critique de l'indolence anglaise).

Il est vrai que le droit doit triompher de la tyrannie et du brigandage; mais est-il juste que l'insouciance et l'incapacité triomphent de la prévoyance et de l'adresse?... Et puis, notre cause était-elle entièrement celle du droit? Combattions-nous vraiment pour la liberté contre la tyrannie?...

...La guerre, même à ne la considérer que du point de vue de l'aventure et de la conquête, était dès longtemps devenue une monstrueuse absurdité. Il devait y avoir quelque moyen de sortir de ce labyrinthe sanglant où personne ne trouvait la victoire, où l'on ne trouvait qu'usure et mort. L'immense majorité des hommes devaient désirer la paix, devaient être prêts à acheter la paix à n'importe quel prix raisonnable; — et il semblait qu'il n'y eût pas dans tout le monde assez de bonne volonté pour mettre fin à cette boucherie quotidienne et pour conclure une paix si universellement désirée, une paix qui fût autre chose qu'un temps de répit avant de nouveaux combats.¹⁾

Voilà le fond de la pensée de M. Wells sur la guerre. Cela ne valait-il pas la peine d'être examiné, développé, approfondi? Mais ce passage, qui fait tout l'intérêt du roman, semble avoir échappé aux critiques. Et, s'ils l'ont remarqué, pourquoi n'en ont-ils pas dénoncé la dangereuse hétérodoxie? Car enfin, pour être moins violent dans la forme que la conclusion du *Feu*, cette profession de foi ou, pour mieux dire, de doute, n'en est ni moins significative ni moins suggestive. Si M. Wells ne s'y montre pas sans patrie, il s'y montre du moins patriote ergoteur et critique et fort peu partisan des unions sacrées. Et ne s'y montre-t-il pas pacifiste autant qu'on peut l'être, non pas pacifiste pour après la guerre, mais pacifiste pendant la guerre, pacifiste à tout prix?

C'est que le procédé habituel de M. Wells, qui l'avait, à mon sens, si fort desservi dans le *Nouveau Machiavel*, par exemple, lui rend ici un singulier service. En délayant son „Traité de la guerre“ dans un roman bour-

1) Je relève aussi ce passage, bien audacieux, sur le rôle de l'Amérique: „M. Direck nourrissait la ferme conviction que les Etats-Unis avaient le devoir de se tenir strictement hors de la guerre... le rôle de l'Amérique consistait à maintenir la civilisation et l'ordre social hors de la bagarre; à servir de refuge à toutes les nobles choses qu'engloutissaient les bouleversements produits par la guerre; à faire respecter les lois de l'humanité dans les provinces conquises et les camps des prisonniers; à être en un mot, la voix qui raisonne et non la main qui frappe.“ Je crois fort que cette opinion est celle de M. Wells lui-même; mais comme, après tout, il la prête à un Américain et non à M. Britling, je n'ai pas le droit d'en être sûr. J'ajoute que tout cela fut écrit avant l'intervention des Etats-Unis, ce qui enlève, sans doute, à l'opinion de M. Direck beaucoup de son audace et de son venin.

geois, il a fait passer des idées qui, toutes nues, eussent paru subversives et choquantes; il a noyé dans du miel l'amertume de sa drogue; et le public a avalé du vinaigre en croyant boire du lait. Mais le venin n'en est pas moins absorbé; le public le digère et il opère en lui. C'est sans doute ce que voulait M. Wells; et grande est sa réussite, si, comme je le crois, il a insensiblement, et au moins à demi, converti à ses idées beaucoup d'esprits timides qui n'auraient jamais voulu l'entendre s'il ne les avait d'abord alléchés par un flot d'eau bénite de cour.

Et c'est même l'extrême adresse de ce procédé qui peut déplaire. On se plaindra que la pensée de M. Wells n'y gagne peut-être en agrément et en facilité que ce qu'elle y perd en dignité et en noblesse.

Il n'est pas défendu non plus de regretter qu'il fasse dépendre ses idées générales de ses expériences personnelles, et que, par exemple, M. Britling ne s'avise de juger la guerre horrible et stupide qu'au moment où elle l'atteint dans ses intérêts sentimentaux. On voudrait voir, chez un philosophe, l'esprit plus libéré des sens et du cœur.

Et comme, dans ce dernier roman de M. Wells, le romancier gâte le philosophe, le philosophe aussi gâte le romancier. Si M. Britling était jusqu'au bout ce qu'il paraît être au début, un bourgeois anglais éclairé, sensible, cultivé, mais, après tout, d'intelligence médiocre, homme de talent peut-être, mais non pas homme supérieur, ne se distinguant en rien particulièrement de la masse de ses concitoyens et subissant comme eux les influences du temps et la contagion de l'opinion publique, son histoire, contée par M. Wells, pourrait être, comme parlent les journalistes, un utile et intéressant document sur l'âme anglaise pendant la guerre. Mais au 4^{me} chapitre du Livre II M. Britling cesse d'être représentatif d'une classe. Il s'élève, — ou s'abaisse; il devient une exception, rare heureusement, ou malheureusement trop rare.

Et ainsi ce livre si admiré, malgré des mérites qu'on ne peut nier raisonnablement, n'a qu'une signification assez mince.

Et c'est peut-être ce que lui a valu l'indulgence des critiques patriotes si sévères pour M. Barbusse, si troublés par le succès du *Feu*.

LAUSANNE

F. ROGER-CORNAZ



NEUE BÜCHER



AFRIKANISCHE MÄRCHEN. Herausgegeben von Carl Meinhof. — Verlegt bei Eugen Diederichs, Jena 1917.

Es bleibt ein besonderes Verdienst des Diederichs'schen Verlages, dass er seiner von Friedrich von der Leyen und Paul Zaunert trefflich geleiteten Sammlung *Die Märchen der Weltliteratur* der nationalen Horizontverengerung unserer Zeit zum Trotz ein

stilles, aber gedeihliches Wachstum gönnt.

Die afrikanischen Märchen, Sagen, Anekdoten, Novellen, die Carl Meinhof zu einem mit zahlreichen Bildern nach Zeichnungen von Eingeborenen und photographischen Aufnahmen tropischer Menschentypen und Landschaften geschmückten Bändchen vereinigt hat, überraschen durch ihren vergnüglichen Humor und treffenden